

«Dieu, la science, les preuves» dessert la science et la foi

Raphaël Duqué

Astrophysicien (1)

Avec leur livre *Dieu, la science, les preuves* (Éd. Guy Trédaniel, 2021), Michel-Yves Bolloré et Olivier Bonnassies ont jeté un pavé dans la mare. Ils ambitionnent de décrire les avancées récentes dans les domaines de la physique et de la cosmologie, et d'en déduire «des preuves de l'existence de Dieu (qui soient) modernes, claires, rationnelles, multidisciplinaires, confrontables objectivement (sic) à l'univers réel». Après le «régne sans partage du matérialisme» sur le monde intellectuel, les auteurs se félicitent que «la science semble devenir une alliée de Dieu». Hélas, l'ouvrage contient des contrevérités, ce que l'on peut comprendre de la part de non-scientifiques. Il propose un schéma de pensée de la question de Dieu à la fois simpliste et fallacieux, que l'on pourrait nommer «matérialisme creux».

La nature est sublime. D'après MM. Bolloré et Bonnassies, la science contemporaine aurait exploré cet ordre à un niveau de détail tel que nous ne serions plus très loin de poser le doigt sur le Créateur, comme au plafond de la chapelle Sixtine. Il ne s'agit ni plus ni moins de de l'argument téléologique : la nature, parfaitement harmonieuse, ne peut être l'œuvre de d'un être parfait, Dieu. Les auteurs s'approprient cet argument pour servir leur propos. L'expérience sensible de la nature doit-elle passer par l'exercice de la science ? Non, bien sûr : le promeneur solitaire qui surprend le vol d'oiseaux au-dessus d'un lac fait l'expérience pleine du sublime naturel sans exercer de démarche scientifique. Quoi qu'en pensent MM. Bolloré et Bonnassies, nul n'a attendu le télescope spatial Hubble pour contempler la Création et sentir le geste de Dieu autour de soi.

Les auteurs rapportent que la cosmologie moderne «implique que l'univers a eu un début», confortant un récit de la Création et l'existence d'un Créateur. C'est faux : la théorie du big bang suggère que l'univers occupe un état toujours plus dense et plus chaud à mesure que l'on remonte le temps, si bien qu'il atteint des régimes de densité et de température où notre compréhension actuelle de la physique ne s'applique plus. Alors, la science cesse d'être prédictive et un quelconque énoncé scientifique

à propos d'un commencement ne peut être qu'une extrapolation incertaine. Mais qu'importe : on aurait trouvé le point originel.

Mais prouve-t-on vraiment ainsi l'existence de Dieu ? En filigrane, on comprend que les auteurs invoquent l'argument cosmologique : tout mouvement ayant une cause, il faut qu'il y ait un mouvement premier, qui est Dieu. À nouveau, le propos est livré en réduisant l'argument historique à une expression creuse : la science a trouvé le mouvement premier, Dieu est le mouvement premier, par conséquent la science a trouvé Dieu. Mais cette

preuve ne peut pas satisfaire les croyants ! Ce grand horloger qui a lancé le big bang et calcule les constantes fondamentales de la

physique, est-il le Dieu de miséricorde qui est descendu sur la Terre et a souffert la Passion pour le pardon des péchés ?

Les arguments cosmologique et téléologique sont des impasses spirituelles, ils n'aident pas à avancer sur un chemin de foi dans le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Cette impasse spirituelle en cache en fait une autre : l'existence de Dieu ne peut pas être un objet de science. Comme nous l'enseigne Karl Popper, ne sont scientifiques que les énoncés qui sont falsifiables, c'est-à-dire que l'apport de nouvelles expériences pourra infirmer. Ainsi avance la science : par falsification et raffinement progressifs de son contenu. Cela exclut de la science, par principe, nombre d'énoncés, dont l'existence de Dieu.

D'abord, Dieu est une révélation.

Ensuite, pour qui veut contempler la vérité, «la foi et la raison sont comme deux ailes», écrit Jean-Paul II dans *Fides et ratio*, un monument incontournable sur la présente question, et une lacune dans les références de l'ouvrage. En outre, ces ailes ne sont pas étrangères l'une à l'autre. La foi se nourrit de connaissance, en particulier de la connaissance de Dieu par l'étude de la vie du Christ et de ses enseignements, au travers de l'exégèse et de la théologie, qui sont des sciences.

En cherchant à reléguer le matérialisme à l'état de «croyance irrationnelle», MM. Bolloré et Bonnassies se contredisent. Proposer la manifestation de Dieu dans la nature comme preuve de son existence est un matérialisme. Canonner l'entendement de cette manifestation à la science est pire

encore : c'est un matérialisme creux. Leur ouvrage propose un discours scientifico-mystique qui dessert ensemble la science, soudain privée de ses principes et de son objet, et la foi, soudain retirée du domaine du cœur de l'homme.

Pourtant, le cœur de l'homme est le lieu de manifestation de Dieu dans sa dimension première, c'est-à-dire spirituelle. La force de l'amour, la joie du pardon, la persistance de la foi et de l'espérance, le bonheur de la charité : s'il doit y avoir prosélytisme, c'est assurément ces mouvements intérieurs qu'il faut chercher à décrire et à susciter.

(1) Raphaël Duqué est docteur en astrophysique et astrophysicien des hautes énergies, actuellement en poste à l'université Goethe de Francfort-sur-le-Main (Allemagne).

Le Dieu de Jésus-Christ n'est certainement pas un Dieu «grand horloger»

Thierry Magnin

Président-recteur délégué aux humanités de l'Université catholique de Lille

Comment lire le livre *Dieu, la science, les preuves* paru cet hiver ? Son premier mérite, c'est de nous proposer tout un parcours historique pour mettre en lumière le fait que, après la croissance, au cours du XIX^e puis début XX^e siècle, des courants scientifiques – selon lesquels la science est la seule source fiable de savoir sur le monde, cette attitude s'est trouvée largement remise en cause et questionnée par l'évolution même des découvertes scientifiques. L'ouvrage passe ainsi en revue toutes ces avancées qui ont introduit de la complexité, de l'incomplétude dans la démarche scientifique, que ce soit en thermodynamique, en mécanique quantique, ou encore en science de la nature, ou avec le principe anthropique en astrophysique. De par son propre mouvement, chacune des sciences montre que «le fond des choses», le principe premier, lui échappe. Que l'on ne peut donc faire de la science l'origine de tout et l'explication de tout. Le scientisme pur et dur triomphant du début du XX^e siècle se trouve mis à mal par toute l'évolution de la recherche scientifique depuis un siècle.

En soi, cela n'a rien de neuf. Ces

découvertes étaient déjà connues, depuis déjà les années 1980-2000. On est effectivement désormais devant une nouvelle définition de l'objet scientifique : un objet que l'on n'étudie pas «en soi», mais dans ses relations, ses interactions avec les autres (épistémique), et aussi avec le sujet qui étudie.

Dans la complexité d'aujourd'hui, il y a de donc l'incertitude et de l'incomplétude. Mais cela ne signifie pas pour autant que la science est délégitimée, on ne peut pas parler de défaite de la raison scientifique. Simplement, cette incomplétude est devenue la condition même de l'exercice du scientifique. De ce fait, une vision totalement matérialiste est difficile à tenir. En ce sens-là, je suis d'accord avec l'idée, promue par le livre, que les découvertes récentes nous questionnent sur «le fond des choses».

Mais doit-on voir, comme le prétend cet ouvrage, dans cette incomplétude les preuves de l'existence de Dieu ? Non, car on confond alors les domaines. Le principe anthropique, dont parle le livre, pose un questionnement. Mais il ne prouve pas qu'il y aurait «derrière les choses» un Dieu qui aurait ajusté les mécanismes de l'Univers et du vivant. Et le Dieu de Jésus-Christ n'est certainement pas un Dieu «grand horloger».

Au fond, ce questionnement de la science actuelle permet de relancer le dialogue entre Foi et science. Mais ce dialogue doit

prendre garde à bien articuler ces domaines, et non les confondre. Par exemple, lorsque nous examinons le rapport entre la Création, au sens biblique, et l'évolution, au sens darwinien. Les deux processus ne se situent pas sur le même plan. La Création est dans l'ordre de la transcendance. En quelque sorte, tout ce qui est «existe», car Dieu le fait être. Alors que le principe de l'évolution nous apprend que tout ce qui est apparu dans le cours de l'histoire de la vie est le fruit de la transformation de l'énergie et de la matière. Il faut donc parvenir à articuler ces deux actions, sans les confondre. Teilhard de Chardin a une belle expression : «Dieu fait les choses se faire». Dieu ne prend pas son tournevis. Il donne les conditions pour que les choses se fassent. Surtout, le Dieu de l'Alliance offre une autonomie aux créatures, qui poursuivent la création. Dieu n'est ni le fabricant ni le grand horloger. Il crée par sa Parole, dans un Amour gratuit.

Jean-Paul II, dans l'encyclique *Fides et ratio*, met bien en évidence ces différents niveaux. Il est vrai que l'on peut regretter la tendance de notre société à séparer de manière étanche le domaine de la foi et celui de la science, tendance qui touche d'ailleurs les catholiques eux-mêmes : on est croyant dans l'Église, scientifique dans son laboratoire. C'est faire preuve de fidéisme, et je comprends que le livre veuille lutter contre cela, dans une société qui se méfie du

religieux. Mais entre une forme de concordance, qui ramène toute la science à Dieu, et un fidéisme, selon lequel la raison ne nous apprend rien sur la nature vraie des choses, il y a une articulation à faire, dans le respect des différents domaines. En particulier dans le domaine de la théologie : Dieu n'est pas un fabricant. C'est un Dieu de l'Alliance, qui a créé un monde inachevé, que les créatures doivent continuer. Comme le dit joliment Basile de Césarée : «Dieu a permis à l'homme d'entrer dans l'atelier de la création divine.» Mais il est différent d'une sorte d'intelligence supérieure, «d'intelligent design» qui conduirait inéluctablement le paquebot de l'Univers et de l'humanité. Ou plutôt, c'est l'intelligence de l'amour et du don gratuit, qui inspire et attire cette évolution (d'alpha à oméga). C'est tout le risque de la foi, et de la liberté qu'elle nous donne.

La science ne prouve pas l'inexistence de Dieu, et en cela, le livre a raison. Mais l'inverse est vrai aussi : la science ne prouve pas plus l'existence de Dieu. D'ailleurs quelle serait la foi en un Dieu dont on aurait la preuve scientifique ? Ce ne serait pas la foi... En revanche, nous devons savoir rendre compte de notre foi avec des arguments rationnels, notre raison, dans le contexte des découvertes scientifiques notamment. Parler de l'intelligence du Dieu créateur. Être croyant n'est pas irrationnel.